

L'Helvétique de New-York

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

L'Helvétienne de New-York.

Partout où nous avons quelques compatriotes à l'étranger, il existe un lieu, un but de réunion, où l'on se retrouve avec bonheur, où l'on aime à parler du pays. Tantôt ce but de réunion est une société de bienfaisance, de secours mutuels ; tantôt une société de chant ; tantôt enfin, une soirée familière, un petit banquet fraternel où l'on se retrempe dans les souvenirs de la patrie absente. C'est ce qui a lieu chez nos compatriotes fixés à Londres, à Paris, à Lyon, à Marseille, à Bucharest, aux Etats-Unis et ailleurs.

En lisant les comptes-rendus de ces réunions, qui nous sont donnés par les journaux, on ne peut s'empêcher d'admirer la chaleur, l'enthousiasme, les sentiments de profond attachement à la patrie qui s'y manifestent. On dirait vraiment que, vue à distance, la patrie est encore plus belle, et qu'elle apparaît au loin comme un eldorado, un pays de cocagne où tout le monde s'embrasse, où la bienveillance et la concorde règnent en souveraines ; un coin de terre où les rivalités, les discussions et les haines ne trouvent pas de place ; où les journaux prêchent la paix et l'union, discutant toujours les principes, jamais les personnes : un vrai paradis !

Tant mieux ! Il faut partout des compensations : Aux absents, la poésie ; à ceux qui restent, la prose.

A ce propos, nous nous faisons un plaisir de faire part à nos lecteurs de quelques détails sur une charmante fête donnée dernièrement par l'*Helvétienne*, société chorale de la colonie suisse de New-York, à l'occasion de la remise d'un drapeau offert par les dames suisses.

Après le concert, très réussi, donné par cette société, avec le concours d'un brillant orchestre et de plusieurs amateurs, parmi lesquels on cite M^{lles} Rogers, Lafond, Reynold, ainsi que Messieurs Richard, Vicarino, Lewis, Goerk, Krimmling et Burgher, une gracieuse procession, sortant de la salle voisine, s'avance solennellement, au milieu d'une tempête de bravos, vers l'estrade où l'attend l'*Helvétienne* au grand complet.

Ce sont M^{lles} Schlepi, Ellen, Bertha Schopfer et M^{me} Calame, vêtues de blanc, et les autres dames du comité du drapeau : M^{mes} Vender, Eddor, Depollier et Taller. Toutes ont en sautoir l'écharpe rouge à croix blanche fédérale, et, précédées de M^{me} Montandon, leur très distinguée présidente, elles portent, couché, le lourd et magnifique drapeau, con-

fectionné par la maison de passementerie Jeannin, de Genève, et qu'elles vont offrir à l'*Helvétienne*.

M^{me} Montandon, prenant alors la parole, dit d'une voix émue, mais vibrante et maniée avec art :

Au nom des dames suisses de l'*Helvétienne*, je viens vous offrir ce drapeau. Je suis heureuse et fière de vous donner en leur nom ce gage d'encouragement et de reconnaissance... Nous vous avons compris ; et nous, femmes suisses, nous savons que le principal but de votre société a été de faciliter et d'embellir les réunions de famille, où nous avons naturellement notre place...

Vous voyez, messieurs, que ce drapeau vous rappelle la Suisse, par ses couleurs et sa devise que vous mettez si bien en pratique : *Un pour tous, tous pour un*. L'autre devise, messieurs, vous convient aussi : *Harmonie, Union, Patrie*. Nous vous avons toujours vus unis, et vos chœurs et vos voix s'harmonisent pour chanter la patrie !...

Au nom de l'*Helvétienne*, M. Ch. Taller remercie le comité des dames dans une chaleureuse allocution dont nous détachons ce passage :

Un rêve que nous avons caressé depuis longtemps est devenu une réalité ! Nous avons un drapeau. Qu'il soit pour nous un point de ralliement, un signe de fidélité pour les anciens membres ; un attrait pour ceux de nos compatriotes qui ne nous ont pas encore joints ; un ornement de nos fêtes. Puisse-t-il sans cesse nous rappeler nos devoirs envers notre colonie, envers nos mères, nos compagnes, nos filles, nos sœurs, nos amies ; envers cette mère des mères, la chère, l'inoubliable patrie !

Toute la salle entonne alors l'air national suisse ; puis, le doyen d'âge de l'*Helvétienne*, le vieux patriote vaudois, M. Schopfer, déclame avec une vigueur toute juvénile, une pièce de vers de sa composition, dédiée à cet être si multiple et si mystérieux : « La femme ! »

Invitée à répondre au toast porté aux dames, M^{me} Montandon s'en acquitte fort spirituellement :

Je suis naturellement timide, dit-elle sans timidité aucune ; mais les dames ne me pardonneraient pas si je renonçais à ce moment à l'arme la plus puissante de la femme : la parole ! Le poète a dit : « Une femme a toujours une vengeance prête ! »

J'ai donc bien envie, messieurs, de me venger de la violence que vous me faites, en vous disant tout le bien que je pense de vous. Mais non, réflexion faite, cela serait peut-être un peu long. Je vous fais donc grâce pour cette fois, et me contente, au nom des dames suisses, de vous remercier de la large part que vous n'oubliez jamais de nous donner dans vos plaisirs.

Les *speeches* officiels ainsi gracieusement clos, chacun s'en fut danser... ou admirer les danseuses.

Merci à celui de nos compatriotes qui a eu l'aimable attention de nous envoyer le journal de New-York qui nous a fourni ces détails.

Un commandant dans l'embarras.

C'était au rassemblement de troupes de ***. A l'aube, le bataillon s'organisait sur la place du village pour se porter rapidement à son poste de combat; les tambours battaient le rappel, les trompettes sonnaient, et les soldats, après avoir secoué la paille attachée à leurs capotes et à leurs moustaches, bouclaient leurs sacs et couraient au lieu de rassemblement. On les voyait sortir de toutes les granges, de toutes les remises où ils avaient logé pour une nuit. Les capitaines formaient leurs compagnies, les lieutenants, les sergents et les caporaux étaient à leur poste. Seuls le commandant et l'adjudant ne paraissaient pas.

Un tambour, envoyé pour s'informer de leur sort, était revenu tout penaud ?

— L'avez-vous vu ?

— Non, mais il m'a crié : « Trouve-moi mes bottes et ma culotte, ou va au diable ! »

La situation du chef était en effet fort désagréable. La veille, à la suite d'un accident arrivé à son cheval, ayant dû mettre pied à terre et patauger pendant plus de demi-heure dans des chemins abominables et entièrement détrempés par les pluies, il avait horriblement crotté son fournement. Son brosseur avait pris ses bottes et son pantalon pour les nettoyer, mais il ne revenait pas.

Revêtu de sa tunique et coiffé de son képi galonné, le malheureux commandant, les jambes nues comme un lazzarone, arpentait sa chambre avec des rugissements de lion. Tantôt il ouvrait la porte, tantôt le guichet de la fenêtre, et criait d'une voix rauque :

— Motteux, ma culotte ; Motteux, mes bottes ; arrives-tu, canaille ?

Jamais chef de bataillon ne s'était trouvé dans une position aussi critique.

— Motteux, si tu n'arrives pas, je te fais fusiller ! mille tonnerres !

L'adjudant-major, qui avait couru à cheval toute la nuit pour le service de la troupe, et qui logeait dans la chambre voisine, crevait de rire entre ses draps.

Quant aux gens de la maison, retirés dans la cuisine, ils tremblaient d'effroi.

L'adjudant fut bientôt sanglé dans sa tunique, botté, éperonné, prêt à monter en selle. Il heurta à la porte de son chef.

— Trez !... dit une voix brutale.

— Commandant, partons-nous ? il y aura du retard.

— Il y aura du retard !... Vous êtes commode, vous !... Je le sais pardieu bien qu'il y aura du retard.... Mais puis-je partir dans la tenue que voilà ?... hein ?... Et il montrait ses jambes nues et ses chaussettes maculées. Il y a assez longtemps que vous avez dû m'entendre gémir. Quand je tien-

drai Motteux, je l'étranglerai comme un chat !... tendez-vous !

L'adjudant courut faire une reconnaissance au milieu des vergers, vers les cuisines improvisées où les hommes avaient mangé la soupe, et trouva maître Motteux accroupi devant le feu et se confectonnant, sans souci de l'heure, une soupe à la farine dans un couvercle de marmite. Les bottes crottées du commandant et son pantalon étaient jetés négligemment, sans aucun respect, sur l'herbe foulée et humide de rosée.

Un vigoureux coup de pied au bas du dos rappela le brosseur au sentiment de son devoir. Il alla s'étendre sur le nez à trois pas de distance, et quand il se releva, bottes et pantalon avaient disparu.

Un adjudant n'a pas le temps d'en dire davantage ; ce peu de paroles avait suffi pour éclaircir la situation.

Le commandant, heureux de rentrer dans son fournement, remercia le ciel et embrassa son adjudant.

— Mon cher, vous sauvez mon honneur... et ma vie... vous comprenez... plutôt que de manquer à mon devoir, je me faisais sauter le képi.... quant à Motteux.... assez causé, son compte est fait... bataillon, pour regagner le temps perdu, pas gymnastique, arche !

Ceci fut dit en courant vers le bataillon, où son cheval l'attendait.

Du brosseur, on n'en entendit plus parler ; il avait compris que, dans le salaire qui l'attendait, les bottes de son chef joueraient un certain rôle. Il les avait brossées assez longtemps pour en connaître le poids et l'épaisseur des semelles.

On sait que les Orientaux excellent dans le style imagé et poussent jusqu'au paroxysme la recherche des formules de politesse. Un effendi qui s'adresse à un autre, dit, en parlant de lui-même : *Ton serviteur, ton valet, ton esclave*, et il dit de la personne à laquelle il s'adresse : *Ta haute, ton éminente personnalité* ! Il ne dira jamais : Je vous ai vu l'autre jour au théâtre, mais : « J'ai vu au théâtre la poussière de vos pieds. » Du reste, un proverbe turc affirme que le *moi* est toujours haïssable.

On ne lit pas moins avec quelque surprise cet échantillon de billet familial pour une invitation à dîner :

« Mon gracieux maître ! mon respecté seigneur !

» Ce soir, s'il plaît à Allah ! lorsque le grand roi de l'armée des étoiles, le soleil des mondes, s'acheminera vers le royaume des ombres, mettra le pied dans l'étrier de la vitesse, vous êtes prié de nous éclairer des rayons lumineux de votre face qui rivalise avec le soleil. Votre arrivée, pareille au zéphyr printanier, dissipera pour nous la nuit sombre de la solitude et de l'isolement. »

Dans le canton de Vaud, si beau, la formule est plus simple :

« Mon cher, fais-moi le plaisir de venir m'aider à détruire un lièvre, ce soir, à huit heures, avec quelques amis. Sois exact, autrement ma femme se fâcherait ; et tu sais !... »